L'Egalité

5 CENTIMES — 5 CENTIMES

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Socialiste Quotidien

NEUVIEME ANNEE. - N° 159 — DIMANCHE 7 JUIN 1903

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50.	8 fr.	16 fr.
Autres Départements	5 fr. 50.	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES

Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les Agences de publicité

ROUBAIX, 146, rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

PETITE BATAILLE

Je lisais tout à l'heure dans une feuille ordinairement bien informée, qu'il existe depuis quelque temps à Londres un cercle uniquement composé de malfaiteurs. C'est le cas ou jamais de s'écrier : — Voilà un cercle vicieux !

Pour y pénétrer à titre de membre actif, il faut avoir commis un certain nombre de vols ou d'autres méfaits demeurés impunis. Les évasions y sont appréciées d'une façon toute particulière. On a droit à une belle harangue du président, quand on a un peu chouriné le geôlier pour reconquérir la sainte clé des champs. On devient aisément président soi-même, si on peut exhiber un bout de la corde avec laquelle on a failli être pendu.

Gare au blackboulage, si vous vous présentez avec des titres insuffisants ! Le crochetage n'est considéré que comme un jeu d'enfant.

Le cercle tient des réunions périodiques où les intérêts de la corporation sont défendus avec une farouche énergie. Il y a pour chaque membre une cotisation d'un shilling par semaine. Cela sert à l'achat de fausses barbes et aux excursions de ces messieurs sur les terres et dans les poches de l'étranger. Cela servira sans doute aussi quelque jour à organiser des Congrès où le droit au vol sera proclamé autrement qu'au point de vue aérostatique.

En attendant, nos ineffables cléricaux n'ont rien trouvé de mieux que d'établir un parallèle entre le gouvernement de la République française et l'association des malfaiteurs londoniens.

Cette délicate comparaison s'imposait. Nous n'aurions plus reconnu nos journaleux de sacristie, si nous ne l'avions pas trouvée sous leur plume, avec toutes les floritures qu'elle comporte.

Il y a toutefois une justice à leur rendre : c'est qu'ils n'ont pas encore qualifié M. Combes de vieux cheval de retour. Cela viendra, dans la suite au prochain numéro ; mais puisque ce n'est pas venu dès la première phrase, saluons tout au moins au passage l'inespérée modération de l'attaque.

Là où les cafards ont cessé de montrer une égale modération, c'est quand ils ont fait sur Pelletan le monstrueux essai du déshonneur.

Toi vendu à la famille Humbert, ô mon bon vieil ami ! Nous vivons dans un temps peu fertile en miracles et il en est surtout un dont l'Eglise se refuse à nous donner le spectacle. J'entends par là celui qu'elle ferait en renonçant à nous calomnier. Mais du diable si je m'attendais toutefois à l'imbécile et odieuse accusation qu'elle a fait lancer contre toi ! Ils ne te connaissent donc pas, ils n'ont jamais vécu à côté de toi, tant seulement une pauvre petite heure, ceux qui ont brandi ce pavé fangeux sur ta tête ?

Ah ! si j'avais le temps d'effeuiller ici la jolie fleur bleue du souvenir, quelle touchante évocation je pourrais faire de ta noble vie de travail et de sacrifice ! Les années ont filé comme des martins-pêcheurs entre les rives ; mais s'il a légèrement neigé sur nos cheveux, nous les avons gardés drus et bien plantés, avec la même flamme dessous. Cela nous a exposés tout naturellement à l'envieux quolibet des sacristains chauves ; mais comme nous avons également gardé toute notre foi et toute notre pauvreté, cela nous a exposés non moins naturellement à la haine féroce des sacripants qui changent d'opinion comme le pape Borgia changeait de maîtresse et qui marcheraient pour un écu sur le cadavre de leur père. C'est ce qui fait qu'après t'avoir appelé l'hirsute Pelletan, on ne serait pas fâché de t'appeler Pelletan le concussionnaire.

Qui donc aurait osé te prédire une pareille abomination, quand nous étions encore tout jeunes ? C'était l'heureuse époque où nous fûmes un peu candidats l'un contre l'autre, tout au moins jusqu'au seuil du Comité. Victor Hugo, que nous adorions et qui nous aimait bien tous les deux, nous avait donné à l'un et à l'autre une éloquente lettre de présentation aux électeurs, sous la réserve que chacun de nous garderait le précieux papier tant que les sections n'auraient pas choisi le candidat définitif du parti. Celui-là seul devait en faire usage. Je fus celui-là, je le fus contre toi, et c'est à partir de ce jour que nous fûmes deux bons frères dans la vie, dans l'art et dans la République.

Quel beau chemin tu as parcouru depuis dans la route du devoir ! Quelle somme de labeur tu as fournie ! Que de nuits consacrées à l'étude des questions ! Que d'éloquence dépensée pour la cause de la démocratie ! Et c'est sur toi que ces gens-là jettent leurs paquets de boue ?

Pouah !

Ils ne se sont pas gênés davantage avec M. Edgar Combes. Il y a eu toutefois une différence dans l'opération : c'est qu'ils se sont presque tout de suite rétractés. Il est vrai que si M. le président du Conseil ne leur avait pas montré les dents, ceux qui répandaient l'abominable calomnie dans les couloirs de la Chambre se seraient bien gardés de lui couper les pattes. Je devrais dire les anneaux, puisqu'il s'agit ici d'une vipère ; mais la calomnie peut, dans certains cas, être symbolisée par une oie, tant elle trouve le moyen d'exagérer la bêtise.

Vous remarquerez partout que même après s'être publiquement rétractés, les ennemis du gouvernement s'efforcent de le mettre en mauvaise posture, sous le fallacieux prétexte qu'il n'a point porté la question devant la Cour d'assises.

Gros malins, va ! Mais ils ne nous ont jamais regardés dans les yeux, pour en être venus à s'imaginer que nous laisserions le gouvernement tomber dans leur piège grossier ? Le jury est certainement une belle institution démocratique et il ne faut pas en médire ; mais il y a jury et jury, comme il y a fagot et fagot. Or, je sais fort bien comment celui de la Seine est composé à cette heure. Tous ou à peu près tous nationalistes, messieurs les jurés parisiens ! Allez donc faire appel à leur impartialité, si vous êtes un membre ou un défenseur du ministère de défense républicaine !

La femme d'un socialiste comparaît devant un jour devant le jury de la Seine. Un de ses membres, qui était un bonapartiste militant, prononça dans la salle de délibération cette parole abominable :

— Puisque nous en tenons un, il nous faut le saler.

— C'est une femme que nous avons à condamner ou à acquitter, s'écria un brave homme. Pourquoi dites-vous que nous en tenons un ?

— Parce qu'en tenant sa femme, ce sera lui aussi que nous aurons frappé.

Et maintenant, messieurs du gouvernement, traînez vos calomniateurs devant le jury nationaliste de la Seine. Si vous sortez blancs de ses mains, je consens à faire pieds nus le pèlerinage de Notre-Dame-des-Dunes, à Dunkerque, et à lui brûler un cierge aussi gros que la hallebarde du suisse.

Clovis HUGUES,
Député de la Seine.

AU JOUR LE JOUR

Député muet

Ce n'est pas seulement en France que la politique produit sur les gens de curieux effets.

Il vient de mourir, en Grèce, un député qui était assurément fort original. Durant les nombreuses années où il a représenté ses compatriotes au Parlement, il n'a jamais ouvert la bouche. S'il s'était seulement abstenu de monter à la tribune, il n'y aurait que demi-mal, car il y a bien assez de bavards dans les Chambres. Mais ce n'est pas seulement des discours qu'il avait horreur. La simple conversation lui était insupportable, et dans les couloirs de la Chambre, il n'échangeait jamais une parole avec ses collègues.

Il en a donné la raison dans son testament. Ce législateur avait, paraît-il, un profond mépris des hommes. On peut se demander pourquoi, dans ces conditions, il sollicitait leurs suffrages. Il est probable que, pour être candidat, il devait faire une profession de foi. Et tout donne à penser qu'elle devait être polie, courtoise et même fort aimable pour les électeurs. Il est vrai que le député comptait se rattraper dans son testament.

Il y a défendu, non seulement à ses collègues, mais à toutes les personnes qui n'étaient pas de sa famille, de venir assister à ses obsèques. Et il en a donné pour raison que « la présence des êtres humains qu'il a méprisés durant toute sa vie à cause de leur hypocrisie affligerait profondément son esprit ». Pour mieux accentuer ses paroles, cet original a laissé la plus grande partie de sa fortune à un établissement d'aliénés, et il a délicatement insinué que c'est là où il eût préféré couler ses jours. De telles réflexions passent généralement pour désobligeantes ; mais quand c'est à soi-même qu'on les adresse, personne n'a le droit d'y contredire...

BIZARRE SITUATION

Un jeune homme dont le passé n'est pas très recommandable — il a été condamné, il y a quelques années, à trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour — faisait son service militaire aux bataillons d'Afrique. Atteint de huit enfants, il fut renvoyé après douze mois de présence, comme soutien de famille.

Il revint alors à Paris, où les siens sont domiciliés.

Son livret mentionnait, en effet, qu'il devait se rendre à Paris, auprès de sa mère.

Et voilà comment s'est noué un conflit des plus baroques entre l'autorité militaire et la justice civile.

Si le libéré ne vient pas en aide à sa mère, l'autorité militaire le réclame. Mais s'il demeure à Paris, la justice civile le fourre en prison, sauf à le faire ensuite changer de résidence.

Où est la solution ?

La Peur du Socialisme

La peur des socialistes affolle en ce moment la bourgeoisie allemande. Dans quinze jour auront lieu les élections générales. On sait que l'empereur a su gagner à Rome, l'appui des évêques allemands. Le monarque impiquiet, voudrait, en dépit de son rôle de pape luthérien, jouer du catholicisme contre la révolution. Mais son parti le plus fidèle, les protestants bien pensants, s'en trouve profondément affligé. Aussi s'efforcent-ils, avec combien de peine, d'accoucher d'un nouveau système de « conservation sociale » qui éviterait à la fois le règne des ultramontains et l'avènement des socialistes. Ils vont concentrer tous leurs efforts contre le suffrage universel ! Dans ce but, ils ont commencé par demander de l'argent à tout le monde.

Malheureusement, le public riche hésite. Il a tellement peur des socialistes qu'il n'ose même plus se compromettre, surtout quelques jours avant la bataille décisive.

LA GALETTE DU CARDINAL

Le cardinal Richard, archevêque de Paris est un heureux homme. Les félicités éternelles lui sont assurées dans l'autre monde, et voici que sur notre humble globe il n'est pas moins favorisé.

On annonce en effet que le cardinal hérite d'un fragment de la sainte croix et d'une épine de la sainte couronne.

Ne discutons pas sur ce fragment ni sur cette épine. Tout le monde sait que les « fragments » de la croix épars dans le monde pourraient servir à élever un gibet haut comme la tour Eiffel.

Quant aux épines, on les compte à la grosse. Croix ou épine ne forment donc ni l'originalité ni la valeur du legs dont bénéficie le cardinal Richard.

Ce qui donne un prix raisonnable aux reliques plus ou moins authentiques, c'est

...es sont enveloppées dans vingt-cinq bons ... de mille francs.

...t ça qui donne du prix au morceau de croix et à l'épine de la couronne !

...les bons billets !

CHRONIQUE

MOTS COMIQUES

...jours derniers, on a fait à Paris, au chauffeur Marcel Renault, victime de son extrême ..., des obsèques solennelles. L'assistance nombreuse à Saint-Augustin. Bien plus ...euse encore était la foule des badauds ...ux de pouvoir dire qu'ils avaient assisté ... cérémonie. Il se tenait, dans ce public ... des propos fort curieux au sujet de la ...re course de vitesse sur route, qui sera ...nière dans le double sens du mot, il faut ...rer.

...t surtout de la sympathie que semblaient ...r à la majorité des spectateurs Marcel ...lt et ceux de ses compagnons d'aven...ui ont « écopé », suivant le mot familier. ...tout ce que nous avons entendu en cette ...stance, nous ne retiendrons qu'un mot. ...sèques venaient de prendre fin. Le long ...e avait disparu au détour de la place. ... boulevard Malesherbes une jeune fille ... vingtaine d'années, ayant les allures ...trottin de modiste, abordant une de ses ... à peu près du même âge, s'écria d'un ...énétré :

— Je viens de voir l'enterrement de Marcel ...lt.

— Vrai ? T'as de la veine...

— Oh ! ma chère, tu n'as pas idée « comme ... joli ! »

...ai, aux yeux de cette aimable personne, ...verrement avec toutes les idées lugubres ...éveille, le deuil, les larmes, le sentiment ...réparable apparaissait comme un spectacle joli. Joli parce qu'il y avait beaucoup de ... à la cérémonie, beaucoup de couronnes de fleurs et de voitures de maître. On n'a ...rée comme c'était joli !

...uffit d'observer un peu à Paris pour notre ...es impropriétés d'expression du même ...

...jour, les badauds penchés sur le parapet ...nt des Saints-Pères, considéraient le corps ...noyé qu'on venait de tirer de la Seine et ...saît sur la berge :

— Il y a plus d'une heure qu'il est là, fit ...ver un jeune homme. Je l'ai vu repêcher... ...a l'emporter à la Morgue. C'est un assas...

— Un assassiné ? Comment le savez-vous ? ...nda un autre curieux.

...proche, il a reçu trois coups de couteau. Ils ...l'ont saigné avant de le jeter à l'eau.

— Oh ! tout de même, fit alors une petite ...vrière avec une moue et un froncement de ...urcils réprobateurs, ce n'est pas gentil !

Et comme on la regardait, elle se montra ...lus affirmative encore en ajoutant avec force :

— C'est vilain !

Assassiner un homme à coups de couteau ...t le jeter ensuite dans la Seine, c'est en effet ...n acte assez vilain.

Cette disproportion considérable entre le fait ...t l'expression qui doit le caractériser rappelle un mot prodigieux du père de l'abbé Verger. En 1857, l'archevêque de Paris, Sibour, ...celui-là même qui avait béni les massacreurs ...du Deux-Décembre et, comme l'a dit avec tant ...de force Victor Hugo :

Craché des *Te Deum* à la face de Dieu,

...présidait à une solennité religieuse dans l'église Saint-Etienne-du-Mont. Au moment où il passait au milieu de la foule agenouillée, un homme prosterné se leva brusquement et s'élançant vers le prélat lui enfonça un couteau dans la poitrine.

L'assassin qui se laissa arrêter sans résistance, était Louis Verger, prêtre interdit. Il comparut devant la cour d'assises de la Seine et fut condamné à la peine de mort.

Enfermé à la prison de la Roquette, dans l'attente de son exécution, il reçut la visite de son père, un vieux paysan en blouse bleue, et le dialogue suivant s'établit après un court silence pendant lequel les deux hommes s'étaient considérés d'un œil fixe :

— Eh bien, comme ça, on t'a condamné à mort...

— Oui, mon père.

Le paysan roula un instant son chapeau entre ses doigts noueux et ajouta :

— C'est bien désagréable !

Les mots de ce genre sont nombreux.

Ainsi, un invité à une cérémonie funèbre arrive trop tard à l'église. Le cortège est déjà parti ; mais en prenant un fiacre, le retardataire compte bien se trouver à temps au cimetière.

Il promet un pourboire mémorable au cocher qui, en conséquence, prodigue à son maigre cheval les coups de fouet et les exhortations verbales. En descendant devant le cimetière, l'invité avise un gardien de l'endroit et demande si le convoi qui l'intéresse est déjà arrivé :

— Non, monsieur ; de quelle église vient-il ?

— De la Madeleine.

— De la Madeleine, vous dites ? Et à quelle heure en est-il sorti ?

— Il y a trois quarts d'heure.

— Trois quarts d'heure, répète le gardien qui se livre à un calcul mental. Eh bien alors, s'ils ne s'amusent pas en route, ils vont arriver d'une minute à l'autre !

L'hypothèse d'une flanerie de corbillard était inattendue.

Il y a des mots d'un autre genre mais qui n'en sont pas moins d'un haut comique.

M. de Falloux raconte dans ses « Souvenirs d'un royaliste », le trait suivant : Le coup d'Etat du Deux-Décembre déjà nommé, était en pleine exécution. Les chefs du parti républicain étaient arrêtés. La Constitution était détruite, la légalité anéantie. La troupe occupait le Palais-Bourbon. Les députés qui avaient essayé de se réunir à la mairie du septième arrondissement s'étaient vus mettre la main au collet par la police. On les conduisait entre deux files de soldats à la caserne du quai d'Orsay pour les mener ensuite dans les casemates du fort du Mont-Valérien : « M. Odilon Barrot, raconte Falloux, garda imperturbablement ses préoccupations théoriques, son expression et son geste solennels. Dans le défilé de la rue de Grenelle au quai d'Orsay il marchait devant moi et je l'entendis communiquer à son compagnon, car on nous faisait marcher deux par deux, cet axiome dont, assurément, on ne pouvait nier l'à-propos : « Les institutions représentatives reçoivent aujourd'hui, « je le crains » une profonde blessure. »

Je le crains ! Il n'avait pas l'air d'en être bien sûr...

Il n'était pas, assurément, de ces hommes qui se laissent prendre aux apparences !

Çà et Là

L'ESCLAVAGE AUX ETATS-UNIS.

La justice fédérale a engagé des poursuites, à Montgomery (Alabama), contre certains individus qui ont rétabli virtuellement l'esclavage dans le Sud. Cinq arrestations ont déjà été opérées et on s'attend à la mise en accusation de magistrats locaux complices de ces agissements barbares.

Il paraît que tout un système existe par lequel des juges de paix frappent d'amendes plus ou moins élevées de malheureux noirs ignorants accusés de quelque peccadille. Ceux-ci ne pouvant ...quitter l'amende, [illegible] ...crivent à un contrat de travail qui équivaut à un véritable esclavage.

Les malheureux sont parqués dans de vastes camps, surveillés et fouettés par des gardes-chiourme et traqués par des chiens limiers s'ils cherchent à s'échapper.

—o—

LE HOUBLON EN ALLEMAGNE.

La culture du houblon dans l'empire allemand, qui depuis l'an 1885 (47,375 hectares) jusqu'à l'an 1901 (37,506 hectares) a régulièrement décru, a diminué encore en 1902. Elle n'a occupé, en cette année, qu'une surface de 36,731 hectares.

La récolte totale a été de 210,119 quintaux de 100 kilogrammes. Le rapport de cette récolte à la récolte de 1901 est celui de 6.3 à 3.3 ou de 2 à 1.048.

En 1902, on a importé sur le territoire allemand 32,574 doubles quintaux de moins qu'en 1901 (c'est-à-dire que l'on n'en a pas même importé la moitié autant). En 1902, l'on a importé en Allemagne 71 doubles quintaux de plus qu'en 1900.

L'exportation totale des houblons au delà du territoire allemand a été, en 1902, supérieure de 37,078 doubles quintaux à celle de 1901. Elle n'a été que de 6,495 doubles quintaux supérieure à celle de 1900.

CHAMPIGNONS VENENEUX

Les intoxications dues aux champignons commencent à faire des victimes.

Faudrait-il renoncer systématiquement au champignon, par crainte d'être empoisonné ?

Les spécialistes répondent négativement.

Il y a, disent-ils, un seul moyen de se préserver de tout accident, mais il est infaillible. Il consiste à faire préalablement bouillir, pendant une demi-heure, les champignons dans de l'eau légèrement salée, et à rejeter l'eau de cuisson. On les accommode ensuite au goût de chacun. Ils peuvent alors être consommés sans le moindre danger, fussent-ils des plus toxiques.

—o—

— Je n'ai jamais compris, disait l'autre jour Boireau, comment les oculistes trouvent la possibilité de vivre.

— Eh bien, et les honoraires ?

— Mais ils opèrent toujours à l'œil.

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

CONSEIL DES MINISTRES

Paris 5 juin. — Les ministres se sont réunis ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Loubet.

LES CONGREGATIONS

Le président du Conseil a soumis à la signature du Président les 81 projets de lois relatifs aux demandes d'autorisation fournies par les congrégations enseignantes de femmes. Ces projets, qui seront déposés cet après-midi sur le bureau de la Chambre, sont précédés du motif unique concluant au rejet des demandes en autorisation.

LA MANIFESTATION DE DUNKERQUE

M. Combes a annoncé au Conseil qu'il avait demandé des explications aux évêques qui avaient assisté lundi à la procession de Dunkerque. Lorsque les réponses de ces évêques seront parvenues à Paris, le gouvernement avisera aux mesures à prendre. On croit qu'il supprimera le traitement de ceux de ces évêques qui n'auront pas fourni d'explications plausibles.

LES COMMISSAIRES DE LA MARINE

Le ministre de la marine a présenté à la signature du Président un décret réglant les cadres du commissariat de la marine après déduction des services de l'inscription maritime.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Paris, 5 juin. — La séance s'ouvre à 2 heures, sous la présidence de M. BOURGEOIS.

LE PRESIDENT. — J'ai reçu, de M. Grousseau, une demande d'interpellation sur le maintien en prison à Lille, pendant treize jours, par ordre de l'administration, d'un condamné qui avait subi entièrement sa peine.

L'auteur de l'interpellation est d'accord avec le Gouvernement pour inscrire l'interpellation à la suite de celles qui sont déjà fixées.

Il en est ainsi ordonné.

LES 13 JOURS

L'INTERPELLATION COLLIARD

LE PRESIDENT. — L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Colliard sur les appels des treize jours en 1903.

Discours de Colliard

COLLIARD. — Je dois d'abord remercier la Chambre du tour de faveur qu'elle a bien voulu accorder à mon interpellation. Je remercie également [illegible] qui bien voulu

A la date du 21 [illegible] budget du ministère de la guerre, j'ai déposé un amendement qui tendait à diminuer d'un million le crédit de ce chapitre et qui avait pour but de supprimer les appels des territoriaux en 1903. Je fus approuvé par 277 collègues contre 201.

Mon amendement fut transmis au Sénat, qui rétablit le crédit. Je repris ma proposition devant la Chambre et elle fut adoptée une seconde fois par 455 voix contre 66. La Chambre manifestait donc clairement son sentiment d'inviter le ministre de la guerre à supprimer les appels des territoriaux en 1903.

Le Sénat, saisi à nouveau du budget modifié, ratifia la diminution d'un million. J'étais donc convaincu comme la plupart de mes collègues que les appels des territoriaux n'auraient pas lieu.

Quelle a été ma surprise, et celle des intéressés de voir que M. le ministre de la guerre convoquerait cependant les territoriaux en 1903 !

Je ne veux pas entrer dans les détails. Toutefois, j'ai pu apprendre, par la voie des journaux, que M. le ministre de la guerre alléguait que la commission du Sénat avait eu l'intention de rétablir le crédit diminué par la Chambre et que, si la diminution avait été maintenue, c'est qu'il avait déclaré à M. Waddington, rapporteur du budget de la guerre au Sénat, qu'il trouverait des ressources suffisantes pour convoquer les territoriaux.

La Chambre ne pouvait connaître les observations qui furent échangées au sein de la commission du Sénat. Nous étions donc en droit de conclure que le Sénat avait accepté les indications de la Chambre.

D'autre part, M. le ministre de la guerre, qui, au Sénat, a déclaré n'avoir pas besoin de ce million, me permettra de lui rappeler qu'il n'a pas tenu le même langage devant la Chambre.

En effet, à la séance du 30 mars M. le ministre de la guerre disait qu'il n'accepterait pas la réduction et que le crédit de 1 million lui était indispensable.

Ainsi, devant la Chambre, on a un besoin urgent de ce crédit ; mais, devant le Sénat, on déclare pouvoir convoquer les territoriaux parce qu'on trouvera, dans les limites du chapitre 16, les ressources suffisantes.

Si je n'ai demandé qu'une diminution d'un million

FEUILLETON DU 7 JUIN 1903. — N° 13

Les chefs-d'œuvre du Roman

TARTARIN de Tarascon

par Alphonse DAUDET

« En France, tout le monde est un peu de Tarascon. »

TROISIEME EPISODE

CHEZ LES LIONS

III

Un couvent de lions

Soudain, au détour d'une rue, notre héros se trouva face à face... avec qui ? Devinez... Avec un lion superbe, qui attendait devant la porte d'un café, assis royalement sur son train de derrière, sa crinière fauve dans le soleil.

« Qu'est-ce qu'ils me disaient donc qu'il n'y en avait plus ? » s'écria le Tarasconnais en faisant un saut en arrière... En entendant cette exclamation, le lion baissa la tête et, prenant dans sa gueule une sébile en bois posée devant lui sur le trottoir, il la tendit humblement du côté de Tartarin immobile de stupeur... Un Arabe qui passait jeta un gros sou dans la sébile ; le lion remua la queue... Alors Tartarin comprit tout. Il vit, ce que l'émotion l'avait d'abord empêché de voir, la foule attroupée autour du pauvre lion aveugle et apprivoisé, et les deux grands nègres armés de gourdins qui le promenaient à travers la ville comme un Savoyard sa marmotte.

Le sang du Tarasconnais ne fit qu'un tour : « Misérables, » cria-t-il d'une voix de tonnerre, « ravaler ainsi ces nobles bêtes ! » Et, s'élançant sur le lion, il lui arracha l'immonde sébile d'entre ses royales mâchoires... Les deux nègres, croyant avoir affaire à un voleur, se précipitèrent sur le Tarasconnais, la matraque haute... Ce fut une terrible bousculade... Les nègres tapaient, les femmes piaillaient, les enfants riaient. Un vieux cordonnier juif criait du fond de sa boutique : « *Au zouge de paix ! Au zouge de paix !* » Le lion lui-même, dans sa nuit, essaya d'un rugissement, et le malheureux Tartarin, après une lutte désespérée, roula par terre au milieu des gros sous et des balayures.

A ce moment, un homme fendit la foule, écarta les nègres d'un mot, les femmes et les enfants d'un geste, releva Tartarin, le brossa, le secoua, et l'assit tout essoufflé sur une borne.

« Comment ! *prince*, c'est vous ?... » fit le bon Tartarin en se frottant les côtes.

« Eh ! oui, mon vaillant ami, c'est moi... Sitôt votre lettre reçue, j'ai confié Bala à son frère, loué une chaise de poste, fai' cinquante lieues ventre à terre, et me voilà juste à temps pour vous arracher à la brutalité de ces rustres... Qu'est-ce que vous avez donc fait, juste Dieu ! pour vous attirer cette méchante affaire ?

— Que voulez-vous, *prince* ?... De voir ce malheureux lion avec sa sébile aux dents, humilié, vaincu, bafoué, servant de risée à toute cette pouillerie musulmane...

— Mais vous vous trompez, mon noble ami. Ce lion est, au contraire, pour eux un objet de respect et d'adoration. C'est une bête sacrée, qui fait partie d'un grand couvent. Il y a trois cents ans, paraît-il, un lion, Sidi-Ben-Adoua, une espèce de Tartarin formidable et farouche, pleine de rugissements et d'odeurs de fauve, où des moines singuliers élèvent et apprivoisent des lions par centaines, et les envoient de là dans toute l'Afrique septentrionale, accompagnés de frères quêteurs... Les dons que reçoivent les frères servent à l'entretien du couvent et de sa mosquée ; et si les deux nègres ont mis tant d'humeur tout à l'heure, c'est qu'ils ont la conviction que pour un sou, un seul sou de la quête, volé ou perdu par leur faible lion qu'ils conduisent les dévorerait immédiatement. »

En écoutant ce récit invraisemblable et pourtant véridique, Tartarin de Tarascon se délectait et renifflait l'air bruyamment.

« Ce qui me va dans tout ceci, » [illegible] en matière de conclusion, « c'est que, [illegible] plaise à mons Bombonnel, il y a encore des lions en Algérie !...

— S'il y en a ! » dit le prince avec enthousiasme... « Dès demain, nous allons [illegible] la plaine du Chéliff, et vous verrez !...

— Eh quoi ! prince... Auriez-vous l'intention de chasser, vous aussi ?

— Parbleu ! pensez-vous donc que je vous laisserais vous en aller seul en pleine Afrique, au milieu de ces tribus féroces dont vous ignorez la langue et les usages... Non ! non ! illustre Tartarin, je ne vous quitterai pas... Partout où vous serez, je veux être...

— Oh ! *prince, prince*... »

Et Tartarin, radieux, pressa sur son cœur le vaillant Grégory, en songeant avec fierté qu'à l'exemple de Jules Gérard, de Bonnel et tous les autres fameux tueurs de lions, il allait avoir un prince étranger pour l'accompagner dans ses chasses.

IV

La caravane en marche

Le lendemain, dès la première heure, l'intrépide Tartarin et le non moins intrépide prince Grégory, suivis d'une demi-douzaine de portefaix nègres, sortaient de Milianah et descendaient vers la plaine du Chéliff par un raidillon délicieux tout ombragé de jasmins, de tuyas, de caroubiers, d'oliviers sauvages, entre deux haies de petits jardins indigènes et des milliers de joyeuses sources vives qui dégringolaient de roche en roche en chantant... Un paysage du Liban.

Aussi chargé d'armes que le grand Tartarin, le prince Grégory s'était en plus affublé d'un magnifique et singulier képi tout galonné d'or, avec une garniture de feuilles de chêne brodées au fil d'argent, qui donnait à Son Altesse un faux air de général mexicain, ou de chef de gare des bords du Danube.

Ce diable de képi intriguait beaucoup le Tarasconnais ; et comme il demandait timidement quelques explications :

« Coiffure indispensable pour voyager en Afrique, » répondit le prince avec gravité ; et tout en faisant reluire sa visière d'un revers de manche, il renseigna son naïf compagnon sur le rôle important que joue le képi dans nos relations avec les Arabes, la terreur que cet insigne militaire a, seul, le privilège de leur inspirer, si bien que l'administration civile a été obligée de coiffer tout son monde avec des képis, depuis le cantonnier jusqu'au receveur de l'enregistrement. En somme, pour gouverner l'Afrique — c'est toujours le prince qui parle — pas n'est besoin d'une forte tête, ni même de tête du tout. Il suffit d'un képi, d'un beau képi galonné, reluisant au bout d'une trique comme la toque de Gessler.

Ainsi causant et philosophant, la caravane allait son train. Les portefaix — pieds nus — sautaient de roche en roche avec des cris de singes. Les caisses d'armes sonnaient. Les fusils flambaient. Les indigènes qui passaient s'inclinaient jusqu'à terre devant le képi magique... Là-haut, sur les remparts de Miliagique... Là-haut, sur les remparts de Milianah, le chef du bureau arabe, qui se promenait au bon frais avec sa dame, entendant ces bruits insolites, et voyant des armes luire entre les branches, crut à un coup de main, fit baisser le pont-levis, battre la générale, et mit incontinent la ville en état de siège.

Beau début pour la caravane !

Malheureusement, avant la fin du jour, les choses se gâtèrent. Des nègres qui portaient les bagages, l'un fut pris d'atroces coliques pour avoir mangé le sparadrap de la pharmacie. Un autre tomba sur le bord de la route ivre mort d'eau-de-vie camphrée. Le troisième, celui qui portait l'album de voyage, séduit par les dorures des fermoirs, et persuadé qu'il enlevait les trésors de la Mecque, se sauva dans le Zaccar à toutes jambes... Il fallut aviser... La caravane fit halte, et tint conseil dans l'ombre trouée d'un vieux figuier.

« Je serais d'avis, dit le prince, en essayant, mais sans succès, de délayer une tablette de pemmican dans une casserole [illegible] ...tionnée à triple fond, je serais d'avis que, dès ce soir, nous renoncions aux porteurs nègres... Il y a précisément un marché arabe tout près d'ici. Le mieux est de nous y arrêter, et de faire emplette de quelques bourriquots...

— Non !... non !... pas de bourriquots !... interrompit vivement le grand Tartarin, que le souvenir de Noiraud avait fait devenir tout rouge.

Et il ajouta, l'hypocrite :

« Comment voulez-vous que de si petites bêtes puissent porter tout notre attirail ? »

Le prince sourit.

« C'est ce qui vous trompe, mon illustre ami. Si maigre et si chétif qu'il vous paraisse, le bourriquot algérien a les reins solides... Il le faut bien pour supporter tout ce qu'il supporte... Demandez plutôt aux Arabes. Voici comment ils expliquent notre organisation coloniale... En haut, disent-ils, il y a *mouci* le gouverneur, avec une grande trique, qui tape sur l'état-major ; l'état-major, pour se venger, tape sur le soldat ; le soldat tape sur le colon, le colon tape sur l'Arabe, l'Arabe tape sur le nègre, le nègre tape sûr le juif, le juif à son tour tape sur le bourriquot ; et le pauvre petit bourriquot, n'ayant personne sur qui taper, tend l'échine et porte tout. Vous voyez bien qu'il peut porter vos caisses.

— C'est égal, » reprit Tartarin de Tarascon, « je trouve que, pour le coup d'œil de notre caravane, des ânes ne feraient pas très bien... Je voudrais quelque chose de plus oriental... Ainsi, par exemple, si nous pouvions avoir un chameau...

— Tant que vous en voudrez, » fit l'Altesse ; et l'on se mit en route pour le marché arabe.

Le marché se tenait à quelques kilomètres, sur les bords du Chéliff... Il y avait là cinq ou six mille Arabes en guenilles, grouillant au soleil, et trafiquant bruyamment au milieu des jarres d'olives noires, des pots de miel, des sacs d'épices et des cigares en grosses tas ; de grands feux où rôtissaient des moutons entiers, ruisselant de beurre ; des boucheries en plein air, où des nègres tout nus, les pieds dans le sang, les bras rouges, dépeçaient, avec de petits couteaux, des chevreaux pendus à une perche.

Dans un coin, sous une tente rapetassée de mille couleurs, un greffier maure, avec un grand livre et des lunettes. Ici, un groupe, des cris de rage : c'est un jeu de roulette,